

Iraj AFSHAR

L'historiographie persane¹

Qu'entend-on par "historiographie persane"? Chacun sait que les ouvrages d'histoire écrits par des Iraniens ont été bien souvent rédigés en langue arabe, dans les temps passés. Notre propos paraît donc restrictif, puisqu'il se limite, volontairement, aux textes de langue persane; en fait, il recouvre toute l'aire géographique d'utilisation du persan, par des Iraniens ou des auteurs persanophones de l'Asie Centrale, des Indes, de l'Empire Ottoman et même des pays balkaniques.

La période étudiée ici est comprise entre 1920 et 1980, soixante années au cours desquelles les principes traditionnels de la "compilation historique" ont laissé la place à des méthodes de recherche plus modernes. En analysant les œuvres qui ont vu le jour à cette époque, nous y décelons les courants révélateurs des transformations apparues dans un mode de pensée dont on peut dire qu'il appartient désormais au passé. Des soucis d'ordre méthodologique nous ont conduit à privilégier les textes qui s'arrêtaient à la fin de la dynastie qājāre (1925).

L'abondance des références se justifie par le thème abordé, mais nous avons toutefois tenté d'alléger l'appareil bibliographi-

1. Texte revu d'une communication prononcée à la conférence «l'Orient et la direction de l'histoire», tenue du 23 au 27 novembre 1992 à La Sapienza (Rome).

que en ne donnant qu'en annexe la liste des principales historiographies contemporaines.

Histoire de l'histoire

L'étude de l'historiographie persane, à l'étranger et chez les Iraniens, n'a jusqu'ici fait l'objet que de rares publications, dont nous aurons vite fait le tour. Nous mentionnerons tout d'abord l'étude de Franz Rosenthal, *A History of Muslim Historiography*, qui ne cite, et encore assez brièvement, que deux ou trois ouvrages persans. Jean Sauvaget et Claude Cahen dans l'*Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*, bien que leur travail constitue une source méritoire pour ce genre d'études et qu'il complète l'œuvre de F. Rosenthal, donnent uniquement des renseignements d'ordre bibliographique. En effet, le chapitre concernant l'Iran est le résumé d'une étude détaillée de C. Storey, *Persian Literature*, qui présente – entre autres – tous les ouvrages historiques persans, et qui reste toujours la meilleure source à utiliser. Grâce à cette œuvre, il n'est plus besoin de se référer aux ouvrages de H. Ethé et de E.G. Browne sur l'histoire littéraire persane, ni même aux catalogues des manuscrits persans.

Pour autant que nous le sachions, la première approche conséquente de l'historiographie persane serait un discours de B. Spuler, prononcé en 1958 à la «Conference on Historical Writing on the Near and Middle East» (School of Oriental and African Studies, University of London), et dont le texte a été publié dans *Historians of the Middle East* (London, 1962) sous le titre de «The evolution of Persian Historiography»². Après avoir décrit la situation dans laquelle se trouvait l'historien iranien au cours des siècles, Spuler conclut que l'acquisition par les Iraniens de la pensée scientifique a modifié cette situation.

Il souligne notamment: «Consequently this trend of the Persian historiography remained dominant until the irruption of modern

2. Cet ouvrage contient un certain nombre d'études qui sont en rapport direct avec notre exposé, ainsi celles de M. Boyce et de A.K.S. Lambton. M. Ya'qub Ažand a rassemblé et traduit certains articles de cet ouvrage et des extraits de publications d'autres orientalistes, et les a publiés sous le titre de *Tārix-negāri dar Irān* (L'historiographie en Iran), Téhéran, 1981.

European secularized thinking. With this statement we are transgressing the threshold of the present time».

Mais ce fut V. Minorsky qui s'intéressa le plus aux courants de l'historiographie persane, suivant avec intérêt l'évolution des publications dans ce domaine. Un ensemble de cinq communications, prononcées entre 1930 et 1957 dans des congrès internationaux d'orientalistes, et qu'il publia dans *Acta Orientalia* sous le titre «Etudes historiques sur la Perse», a contribué largement à informer les chercheurs.

Un autre ouvrage intéressant est celui de A. Arbery qui renseigne beaucoup sur les textes de l'époque timouride. Il faut signaler également l'article de Ḥāfiẓ Farmānfarmā'iyān: «Observations on sources for the study of nineteenth and twentieth century Iranian history» (*IJMES*, 5 (1974), pp. 32-49).

L'étude de B. Fragner sur «Research in Iranian History», présentée au premier colloque de l'iranologie européenne (1983), et publiée dans *The first European Colloquium of iranology* (Roma, 1985, pp. 93-107), apporte des renseignements plus détaillés sur les travaux effectués sur l'historiographie persane au cours de ces dernières années. En conclusion de son étude, il a mentionné les domaines que les Iraniens n'ont pas abordés jusqu'ici. Mais le point le plus intéressant mis en lumière par B. Fragner est le désintérêt des historiens iraniens pour l'étude des relations irano-ottomanes pendant le règne des dynasties safavide et qājāre, alors que les études sur l'histoire ottomane se sont développées amplement en Turquie et se sont dotées déjà d'une méthodologie propre.

M. 'Abbās Amānat dans «The Study of History in Post-Revolutionary Iran: Nostalgia of Historical Awareness?» (*Iranian Studies*, 22 (1989), N°4, pp. 3-18), a essayé de donner une vue générale de ce qui a été réalisé sur l'historiographie persane à partir de l'époque qājāre. Il insiste sur deux aspects de l'historiographie contemporaine, la nostalgie et la conscience, et se justifie par de nombreux exemples chez les auteurs classiques qui considéraient l'histoire comme un «miroir d'exemples et de leçons».

Il faut signaler, enfin, l'étude de D. Aigle: «Les tableaux du *Muntaḥab al-Tavāriḥ-i Mu'ini*: une originalité dans la tradition

historiographique persane», ainsi que celle de ‘Abdollāh Mar-dukḥ: «Aux sources de l’historiographie kurde», toutes deux parues dans *Studia Iranica* 21 (1992), sans oublier des travaux de références, notamment ceux de F. Taver, de C. Storey, d’Aḥmad Monzavi et de ‘Abdol-Ḥayy Ḥabibi (pour l’Afghanistan)³.

La naissance d’une méthodologie

L’intérêt porté à la philosophie de l’histoire, à sa méthodologie et à la critique historique, apparaît en Iran avec la traduction d’ouvrages historiques de langues européennes. La première trace de cette nouvelle orientation se trouve, à notre connaissance dans deux écrits de Faṭḥ-‘Alī Axondzādeh, érudit et penseur iranien qui, né en 1812 en Iran, vécut au Caucase. Son essai, *Resāla-ye irād* (Traité de l’objection, 1866) est une analyse critique de *Rawzat al-ṣafā-ye Nāṣeri*, histoire monumentale de Reżā-Qoli khān-e Hedāyat sur l’histoire qājāre. Il critique surtout le fait que Reżā-Qoli khān, suivant la tradition, s’interrompt à tout propos et hors de propos pour insérer dans son texte quelques vers de sa composition. «En histoire, écrit Axondzādeh, il n’est pas permis de s’adonner à ce genre de sujets... seul l’exposé des événements est le devoir de l’historien». Il indique que «cette méthode est en usage en Europe, et présente de grands intérêts». Axondzādeh est également le premier à connaître la «critique» à l’européenne, et à parler des mérites et des avantages de la «qeritiqā» (prononciation locale de critique). En effet, Axondzādeh, grâce à son séjour au Caucase, et à sa connaissance du russe, avait eu l’occasion de lire les ouvrages historiques russes et ottomans, et de s’instruire des critiques en usage chez les auteurs européens.

Cette conception de l’histoire s’opposait ouvertement à tout le courant qui dominait, jusqu’alors, l’historiographie persane, dont la méthode n’avait pas changé depuis un millénaire. Chaque

3. Citons, en outre, les travaux suivants qui, tous, sont en persan: Gholām-Ḥoseyn Ṣadri-ye Afshār : *Tārikh dar Irān, Sharḥ-e Aḥwāl va mu’rrefi-ye āthār* (L’histoire en Iran, biographies et œuvres), Téhéran, 1966; ‘Azizollāh Bayāt: *Shenāsāyi-ye manābe’ va ma’ākhidh-e tārikh-e Irān* (La connaissance des sources de l’histoire de l’Iran), Téhéran, 1984; et Maryam Mir-Ahmadi; *Kitāb-shenāsi-ye tārikh-e Iran dar dōw-rān- bāstān* (Bibliographie de l’histoire de l’Iran à l’époque antique), Téhéran, 1990.

historien suivait les anciens et compilait son ouvrage sur la base d'un nombre restreint de sources qu'il disposait sans procéder à la moindre critique de style ni de contenu. Mises à part quelques œuvres originales telles que les *Tārix-e Bayhaqi*, *Jahān-Goshā-ye Jovayni*, *Tārix-e Vaṣṣāf* et *Jāmi' al-Tawārix-e Rashidi*, dont chacune possède ses propres caractéristiques, on ne voit aucune différence notable dans la composition des autres ouvrages historiques, dont les plus célèbres de chaque époque sont dictés par la volonté de la cour ou de la puissance dominante. C'est pour cette raison que l'historiographie persane s'est dégradée de siècle en siècle depuis les Saldjoukides jusqu'aux Qājārs jusqu'à être ravalée au rang de fantaisie destinée à faire passer le temps. Ce n'est pas sans raison que le poète Fayzi-ye Dakani, du XVII^e s., dit que «l'histoire est tissée de contes ennuyeux et les faiseurs d'histoire ne sont que des menteurs»:

مدارِ حرف به تاریخ، هم بدان که آن فسانه‌های ملالِ دروغ‌گویان است

Une longue *qaṣida* de l'historien contemporain, M.-E. Bāstāni-ye Pārizi, insistant sur le caractère répétitif de l'histoire, reflète le même point de vue.

Jadis, en historiographie, on n'accordait aucune importance au peuple, pas plus qu'à la société. Tout ce qui les concernait était considéré comme détails vulgaires et insignifiants. Ce manque d'intérêt a conduit à la perte d'un grand nombre de documents sur la vie du peuple.

On ne peut toutefois affirmer que les défauts du système passaient inaperçus aux yeux mêmes des historiens, et un souci apparent d'objectivité apparaît chez certains d'entre eux, du moins dans les intentions: ainsi, *Sharaf al-Din 'Ali-ye Yazdi*, historiographe de Tamerlan, dont le *Zafarnāma* déborde de flagornerie à l'égard de celui-ci, se targue pourtant d'avoir écrit un ouvrage supérieur aux autres, et «qui fait connaître les merveilles du monde, éclaire les détails des affaires politiques, et fait un rapport sincère et juste des événements». Et cependant nul lecteur équitable ne peut parcourir son ouvrage sans y apporter de vives critiques.

Quatre cents ans plus tard, un autre historien, *Jahān-gir Mirzā*, fils de 'Abbās Mirzā Qājār, déclare dans le prologue de son

Tārix-e now (Histoire nouvelle!) que «l'enregistrement des événements du temps dans les chroniques mérite l'estime car il permet de tirer les leçons du passé et d'augmenter la perspicacité des lecteurs». Lui aussi, comme on le voit clairement, ne peut pas se débarrasser de l'idée traditionnelle selon laquelle l'histoire ne contient que des leçons à suivre. Même s'il n'avait pas été un prince qājār, il n'aurait pas été en mesure de se dégager d'une tradition millénaire consistant à faire, souvent par pure bassesse, l'éloge des souverains. Et les souverains eux-mêmes se rendaient bien compte de cette hypocrisie commandée par les intérêts terrestres, et du peu de solidité des récits qui en découlaient. L'introduction de Moḥammad-Ja'far-e Ḥaqāyiq-negār-e Xormuji à son *Ḥaqāyiq al-axbār*, révèle bien la conscience qu'avaient les rois de l'hypocrisie des auteurs. En effet, en chargeant Xormuji de la compilation d'une chronique de son règne, Nāṣeroddin Shah prescrit que cette chronique «soit exempte de superstitions littéraires et des exagérations des scribes». Il ordonne au chroniqueur «de suivre la juste voie et de ne parler que de la justice et de l'équité, de ne pas confondre le traître et le serviteur... d'écrire la vérité et de se garder de la flatterie». Nāṣeroddin Shah avait fait ici un choix courageux bien qu'embarassant, et c'est ainsi que Xormuji, en relatant l'épisode de l'assassinat d'Amir-Kabir, se montra manifestement moins timoré que son homologue, Lesānolmolk-e 'Sepehr. Celui-ci s'était contenté de raconter qu'Amir-Kabir était décédé d'une hémorragie, tandis que dans la version de Xormuji «les notables de la cour [et non pas, pourtant, le shah lui-même!] avaient considéré que l'anéantissement d'Amir-Kabir valait mieux que son existence».

Les motifs de l'évolution

Mais le changement ne s'arrête pas ici. Plusieurs causes interviennent pour le transformer en une véritable révolution de méthode. L'avènement de la Révolution constitutionnelle (1906), la rupture qui affecta la superbe du roi et de la cour, la diminution de la pression du despotisme, la publication des journaux, la traduction des œuvres de penseurs européens et l'influence de leurs idées en Iran ont contribué à apporter un changement

graduel dans l'historiographie persane. Par exemple, Nāẓemol-eslām-e Kermāni, auteur de la première étude en persan sur la Révolution constitutionnelle, essaya d'apporter une évolution dans le genre. Comme il avait constaté que les ouvrages anciens étaient pleins soit de «phraséologie avec flatterie», soit de «fanatisme religieux», il eut la belle idée «d'écrire une histoire d'Iran suivant la méthode des historiens de l'Europe». Pourtant un tel ouvrage, qui constitue l'un des documents les plus essentiels sur la Révolution constitutionnelle iranienne, n'est pas exempt d'erreurs⁴

Outre ce que nous venons de dire, on peut chercher d'autres causes à ce changement radical de conceptions et de méthodes dans l'orientation de l'historiographie persane. Ces causes sont, dans l'ordre chronologique, les suivantes:

– Au XIX^e siècle, le grand intérêt que Nāṣeroddin Shah manifestait pour l'histoire des autres nations. Ce goût le poussait à ordonner et à superviser la traduction d'ouvrages des langues européennes et du turc ottoman, traductions dont la plupart existent encore dans les bibliothèques privées et publiques. De nombreux princes et administrateurs (notamment Farhād-Mirzā, Żellossoltān, Eḥtešāmoddowleh,...) prirent exemple sur le roi dans ce sens et contribuèrent à la traduction d'un certain nombre de livres européens.

– L'activité intense d'E'temādosaltāneh, ministre des publications de Nāṣeroddin Shah, qui avait fait ses études en France et y avait connu quelques institutions scientifiques et orientalistes.

– Le voyage des Iraniens en Europe en vue d'études ou de tourisme. Parmi ceux-ci il faut mentionner des personnalités, telles que Nāṣerolmolk (qui a traduit *L'histoire de Nadir Chah* de J. Frazer), Raḥīm fils de Ḥakimolmamālek (traducteur de

4. C'est ainsi qu'il attribue faussement à Nāṣerolmolk, le Régent, une lettre écrite à l'intention de Seyyed Moḥammad Ṭabāṭabāyi, l'un des leaders religieux de la Révolution. Il la reproduit telle quelle pour rendre son histoire plus «véridique», sans en avoir vu l'original ni s'être même soucié de son authenticité. Ce qui paraît étrange, c'est que Nāṣerolmolk, bien qu'il ait nié l'authenticité de cette lettre, ne l'a jamais fait publiquement. Pour plus de détails sur ce sujet voir notamment l'article de M. Dehnavi dans *Tārix-e mo'āṣer-e Irān*, t.3 (1992), pp. 138 et 178.

L'histoire de l'Iran de Cl. R. Markham), Ḥasan-e Moširoddowleh (l'auteur célèbre de la fameuse *Tārix-e Irān-e Bāstān*), Moxberossaltaneh-ye Hedāyat (auteur de *Xāṭerāt va Xaṭarāt* et de *Gozāreš-e Irān*).

– La fondation de l'école polytechnique du Dār-ol-fonun à l'époque Nāšerie, et la création de l'Ecole des sciences politiques sous Mozzaffaroddin Shah. Quelques-uns des enseignants et des diplômés de ces écoles, notamment M.-Ḥ. Forughī et son fils M.-ʿA. Forughī ont écrit ou traduit plusieurs ouvrages en tenant compte de la nouvelle méthode.

– La traduction en persan de nombreux textes importants sur l'histoire de l'Iran, tels que les études de Rawlingson, de Sir John Malcolm, de Cl. R. Markham...

– La découverte que firent les érudits iraniens, en tête desquels Moḥammad Qazvīnī, de la méthode et des travaux des orientalistes européens.

– La création de la «Commision-e ma'āref (Commission de la culture)», en vue d'organiser et de superviser la traduction des œuvres européennes (telle que *L'histoire générale* d'Albert Mallet), et la fondation d'«Anjoman-e Athār-e Melli (L'institut des monuments nationaux)». C'est ainsi que, sur la recommandation du Dr. Moḥammad Moṣaddeq, trente ans avant qu'il ne devînt Premier Ministre, *La Cité antique* de F. de Coulanges fut traduit.

– La publication de revues de valeur... dans lesquelles une grande place était réservée aux études historiques et à la présentation de documents inédits relatifs à l'histoire, grâce notamment aux travaux des érudits comme 'Abbās Eqbāl, Aḥmad Kasravi, Sa'īd Nafīsī, Rašīd Yāsami...

– L'élaboration du «projet de rédaction d'une série complète de l'histoire de l'Iran» à l'intention des élèves. Moširoddowleh-ye Pirniyā fut chargé de la période préislamique; S.-Ḥ. Taqizādeh de la période islamique jusqu'à l'invasion mongole, et 'Abbās Eqbāl de la période allant de l'invasion mongole à la Révolution constitutionnelle (1906). D'autre part, la rédaction et la publication du *Tārix-e Irān-e Bāstān* (L'histoire de l'Iran ancien) par Moširoddoleh d'après les études des orientalistes, est un grand pas en avant sur la voie de la rédaction des ouvrages historiques

basés sur des méthodes scientifiques.

– La fondation de l'Université de Téhéran (la première "à l'euro péenne") en 1934, où l'enseignement de l'histoire sur la base des méthodes modernes, prit une place non négligeable. A sa suite fut fondé l'Institut d'histoire: Anjoman-e Tārix, dépendant de l'Académie des Lettres et des Arts.

– La traduction des ouvrages des orientalistes et des irano logues tels que Barthold, Minorsky, Curzon, Spuler, Lambton, Petroshevesky, Bauzani, etc.

– La création de la revue *Yādegār* (Souvenirs) par 'Abbās Eqbāl. La majeure partie des articles de cette revue, qui dura cinq ans, concernait l'histoire de l'Iran.

– La pénétration et la diffusion des idées politiques et philosophiques de la «gauche», ainsi que des théories du matérialisme historique parmi les écrivains attirés par le parti *Tudeh*, dont Eḩsān Tabarī était la figure de proue.

– La publication de la revue *Bar-rasi-hā-ye tārixī* (Recherches historiques) fondée par Jahāngir-e Qā'em-Maqāmi. Cette revue a contribué largement à l'essor des études d'histoire. Cette démarche, interrompue depuis une quinzaine d'années, est actuellement suivie par *Bāstān-shenāsi wa Tārikh* (Archéologie et histoire), publié par les Presses Universitaires d'Iran (P.U.I.); *Moṭāle'āt-e tārixī* (Etudes historiques), semestriel d'Astān-e Qods à Meched; et *Taḩiqāt-e Tārixī* (Recherches historiques), semestriel de l'Institut d'Etudes et de Recherches culturelles (IERC).

– La réunion du «Congrès annuel d'études iraniennes», ainsi que d'autres colloques spécialisés.

Les précurseurs contemporains

Parmi les premiers historiens iraniens qui ont pris leur distance, d'une manière scientifique, par rapport à l'historiographie traditionnelle, il faut citer M.-'A. Forughī, Moširoddowleh, Aḩmad Kasravi, 'Abbās Eqbāl, Sa'id Nafisi, Rašid-e Yāsami...

M.-'A. Forughī s'est appliqué à apporter un changement radical dans l'élaboration des manuels de cours. Dans l'introduction de son *Tārix-e Irān*, rédigé pour être enseigné à l'école, il précise que «tout ce qui a été écrit possède une référence solide.

Nous n'avons pas pris l'histoire comme une suite de simples contes, et ceci contrairement aux historiens des siècles précédents. Nous n'avons pas insisté sur les faits secondaires, mais souligné ce dont la connaissance était nécessaire. L'essentiel de notre tâche a consisté en l'éclaircissement de la condition de la civilisation, de la morale, des habitudes, des coutumes et des traditions des gens de chaque époque, en tenant compte de la cause du progrès ou du déclin de chaque dynastie. En d'autres termes, nous avons essayé de faire état de la philosophie de l'histoire». A ma connaissance c'est la première fois, et cela il y a cent ans, que l'expression de la «philosophie de l'histoire» apparaît dans les textes persans. M.-'A. Forughī, dans l'introduction d'un autre manuel, *Tārīx-e moxtāṣar-e dowlat-e qadīm-e Rum* (L'histoire abrégée de l'ancien Empire romain), nous renseigne directement sur son modèle, Charles Seignobos⁵, qu'il a adapté au contexte iranien.

Dans une lettre de 1928 à Moḥammad Qazvīnī, juste avant l'élaboration du «projet de rédaction de l'histoire de l'Iran», M.-'A. Forughī donne son point de vue quant à la bonne réalisation d'une entreprise semblable. «Cet ouvrage, écrit-il, doit être rédigé en concordance avec l'esprit, la méthode et le goût qu'ont aujourd'hui les savants du monde quant à l'historiographie». Il énumère, ensuite, tout le travail préparatoire nécessaire à la rédaction: «Préparations élémentaires par les organismes de l'Etat; tournées de recherche dans les provinces et récolte des données, des informations, des documents...; études des dialectes, des traditions, des coutumes, des croyances, ainsi que des données géographiques, ethniques, morales et religieuses...; et, enfin, fouilles archéologiques. Tous ces faits accomplis, peut-être pourrait-on rédiger, après 50 et même 100 ans, une histoire complète de l'Iran».

Mošīroddowleh-ye Pīrniyā, qui au XIX^e s., avait fait des études de sciences politiques en Russie, est parvenu, grâce à l'étude des textes des orientalistes, à rédiger une «Histoire de l'Iran ancien» qui reste unique dans son genre en persan. Première histoire

5. Historien français (1854-1942), auteur, entre autres, de l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine* (1897). Il fut un partisan de l'histoire événementielle.

véritable écrite par un Iranien, cet ouvrage est considérable à plusieurs points de vue: outre sa technique méthodique et scientifique, il contribue profondément à la récupération et à l'élévation de l'identité nationale du pays. Jusqu'alors les Iraniens ne connaissaient de Persépolis que le nom, mais n'avaient aucune idée sur ceux qui y avaient vécu ou ce que s'y était passé. C'est grâce à Moširoddowleh qu'un lien culturel solide fut établi entre le peuple iranien et son passé antéislamique.

Aḥmad Kasravi, quant à lui, a contribué considérablement à l'établissement d'un lien semblable entre le peuple et son passé au cours de la période islamique. En 1928, dans l'introduction de son *Šahriyārān-e gomnām* (Les souverains inconnus), il précise que «Si nous voulons savoir comment les Iraniens se sont libérés du joug des étrangers, nous n'avons d'autres choix que d'étudier l'histoire des souverains locaux qui se sont soulevés aux 3^e et 4^e siècles de l'hégire».

Quelques années plus tard, en 1933, 'Abbās Eqbāl, qui venait de terminer ses études en France, écrivait dans la préface de son *Tārix-e moghol* (L'histoire mongole): «Malheureusement aucun livre exhaustif n'a été écrit jusqu'à maintenant sur l'histoire de l'Iran, au sens où l'auteur aurait considéré l'histoire telle qu'on l'entend chez les savants d'aujourd'hui. Outre le récit des événements, des invasions, des conquêtes et des déclin, un tel ouvrage doit renseigner sur la vie sociale, économique et culturelle de nos ancêtres à chaque époque, et montrer les causes des progrès et des chutes... Ce manque est dû uniquement à l'ignorance de nos auteurs de la méthode scientifique moderne... appliquée en Europe depuis un siècle».

Ainsi le manque d'une méthodologie historique se fait sentir, et c'est quatre ans après, en 1937, que Gholām-Rezā Rašid-e Yāsami publie le premier manuel d'historiographie, intitulé: *Ayin-e negāreš-e tārix* (Les règles de l'historiographie). Écrit essentiellement pour être enseigné à l'université, ce traité montre d'une part l'importance qu'avait acquise cette discipline, et d'autre part l'urgence de l'élaboration d'une méthode scientifique pour la rédaction des ouvrages d'histoire.

Quarante ans plus tard, 'Abdol-Hoseyn Zarrinkoub, dans son *Tārix dar tarāzu* (L'histoire en balance), donne une idée claire

quant aux fondements modernes et scientifiques de l'historiographie contemporaine. Dans les différents chapitres de cet ouvrage de référence, il s'efforce de démontrer que «connaître l'histoire préserve l'homme de beaucoup de séductions et de satisfactions inutiles et approfondit tellement le regard humain qu'il voit, à travers les événements, ce que l'œil n'arrive pas à voir tout seul...». Ce travail de Zarrinkoub consomme la rupture définitive d'avec l'historiographie traditionnelle, et l'avènement de l'esprit scientifique.

Ainsi se voit réalisé le vœu de Taqizādeh qui, dans un article publié en 1945, intitulé «Des causes de l'élévation et du déclin de l'Iran», insistait sur le fait que «l'histoire de l'Iran doit être rédigée par les Iraniens eux-mêmes». Bien que, pour donner «l'essence de l'histoire de l'Iran» (autre interprétation de la «philosophie de l'histoire», utilisée par M.-'A. Forughī), il préconise de prendre comme modèle les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* par Montesquieu, son insistance sur la nécessité de la rédaction de l'histoire de l'Iran par les Iraniens est d'une importance capitale pour la promulgation des études historiques et la rédaction d'ouvrages dans ce sens. En effet, bien que des centaines de livres aient été écrits par les chercheurs occidentaux, les ouvrages rédigés par les auteurs iraniens de notre époque comme 'A.-H. Zarrinkoub, 'A. Zaryāb, Fereydun-e Adamiyat, 'A. Navāi, Sh. Bayāni etc., ont un goût, une saveur et un attrait qui leur sont propres.

Analyse des contenus

Les modifications méthologiques qu'a subies l'historiographie en Iran se sont accompagnées d'une évolution dans les contenus, sous l'influence – déjà mentionnée plus haut – des idéologies de gauche. La notion de «sociologie historique» a fait son apparition, et c'est en corrélation avec elle que se sont développées en Iran les sciences parahistoriques telles que la numismatique, la paléographie, l'archéologie, la documentation...

Il est naturel que les historiens d'aujourd'hui s'attachent particulièrement à mettre en lumière l'histoire des Qājārs et des Pahlavis. Outre l'attrait que revêt l'histoire contemporaine et

moderne, la proximité de l'un des plus grands événements de notre histoire (la Révolution constitutionnelle et les événements qui l'ont suivie pour se terminer par le coup d'Etat de 1921), justifie l'attitude des chercheurs iraniens. Tout ouvrage, souvenir ou analyse, qui concerne cette phase de l'histoire contemporaine, contient un regard intéressé sur cet événement, à commencer par *Tārix-e bidāri-ye Irāniyān* (L'histoire du réveil des Iraniens) qui est le premier ouvrage en persan qui en traite, et passant par *Tārix-e mašruṭe-ye Irān* d'Aḥmad-e Kasravi, écrit avec enthousiasme et sincérité, et qui reste la meilleure étude en la matière.

Plus l'on recule de l'époque qājāre vers les périodes antérieures, plus les œuvres en historiographie se font rares. L'une des causes de cette diminution est le manque de documents concernant ces périodes. Par exemple, de l'époque Saldjoukide, on ne dispose ni de brevet, charte, emblème ni d'insigne originaux. Ceux qui sont reproduits dans les textes ont été l'objet de telles manipulations et défigurations, par des auteurs qui ne leur accordaient aucune valeur, qu'ils en ont été anéantis ou défigurés.

Fait remarquable: depuis une trentaine d'années, un effort considérable et enthousiaste se fait dans la collation et la publication de documents rares ou perdus, dont j'ai fait état dans le *Festschrift* du professeur Hans-Robert Roemer. Actuellement plusieurs institutions s'emploient activement à rassembler et à publier les documents anciens, surtout ceux de l'époque qājāre.

Autre sujet qui mérite d'être abordé, c'est celui de la rédaction des «souvenirs» (*Xāṭerāt*). Ce genre de documents est récent et ne tient donc pas de grande place dans les études historiques. La rédaction de mémoires est une fantaisie qui commence avec Nāṣeroddin Shah et est suivie par certains princes et notables de la cour, mais ce ne furent que les mémoires royales qui acquirent le droit de publication dès leur composition. Le journal d'un E'temādosaltāneh ou l'autobiographie d'un 'Abbās Mirzā, bien que frère du Shah, ne purent être publiés que 70 ans plus tard. Même à l'époque de Reżā Shah, et malgré la bienveillance et les bonnes dispositions d'un ministre éclairé, 'Ali-Akbar-e Dāvar, le journal d'E'temādosaltāneh n'obtint pas le droit de publication.

Peut-être le Shah craignait-il une innovation qui pouvait encourager les gens à la rédaction des journaux semblables sur son règne. Exigence du despotisme... Et c'est la raison pour laquelle Allāh-yār-e Şāleḥ mit le feu à toutes les notes qu'il avait prises avant le coup d'Etat de 1921 qui amena Reżā Shah au pouvoir.

Pourtant la plupart des érudits et des hommes politiques de cette époque ont rédigé leurs journaux, dont le premier est celui de 'Abdollah Mostowfi. C'est un mélange d'histoire politique, sociale et administrative de l'Iran à la fin de l'époque qājāre et au début du règne des Pahlavis. Bien structuré et d'un style solide, ce volumineux ouvrage contient des données fort intéressantes et inédites sur la vie quotidienne, civile et sociale des différentes couches de la société, surtout la bourgeoisie naissante. C'est en somme, un travail sans précédent qui sortit en 1942, juste après la chute de Reżā Shah.

Le journal de Mehdi-qoli-ye Hedāyat (Moxberossaltāneh), homme politique et historien de la période constitutionnelle, et premier ministre de Reżā Shah, est publié la même année et devient tout de suite un ouvrage de référence. Dans son introduction, l'auteur souligne «qu'on m'a conseillé de l'impartialité et de la véracité dans l'élaboration de l'histoire. Mais, il y en a qui se fâchent si j'écris la vérité, et si j'écris faux je me déplaîs moi-même... Et qui fait la distinction entre le juste et le faux?... j'écris pourtant ce que je considère comme exact... Et j'espère me retenir de commettre des erreurs».

La rédaction des souvenirs se heurtait à un autre obstacle non négligeable. En effet, ce n'était pas seulement l'auteur qui courait le risque d'être critiqué, mal traité, objet de colère, disgrâcié ou même châtié, mais également sa famille était exposée aux mêmes dangers. Voṯḥuqoddowleh, le premier ministre, a été maintes fois critiqué et même insulté pour avoir signé l'accord de 1919 avec l'Angleterre, considéré comme honteux par les Iraniens. Son fils, vers la fin de la vie de son père, lui demande de rédiger ses mémoires pour répondre aux critiques. Voṯḥuqoddowleh refuse la proposition en soulignant que «c'est afin que vous viviez en paix que je tiens à ne pas rédiger mes mémoires»⁶.

6. Pour des détails sur la rédaction des journaux personnels en Iran voir les études de B. Fragner.

Il va de soi que la plupart de ces journaux intimes, dont une cinquantaine ont été publiés au cours de ces dernières années, sont d'une grande partialité et ne peuvent donc pas être des sources appropriées à l'historiographie, comme l'a souligné à juste titre 'Abbās Eqbāl en 1947 dans la revue *Yādegār*.

En ce qui concerne l'histoire sociale de l'Iran, il faut noter que l'attention des auteurs s'est portée sur la rédaction des monographies, alors que l'immense travail de Morteżā Rāvandi en sept volumes est une vue d'ensemble sur l'histoire sociale de l'Iran depuis le début jusqu'à nos jours.

Quant à l'histoire événementielle, alors que l'histoire de l'époque islamique et surtout celle de la diffusion du chi'isme est bien abordée et étudiée dans un certain nombre d'ouvrages des savants chi'ites, comme ceux de M.-Ḥ Modarresi, Ṭabāṭabāyi et Morteżā Moṭahhari: elle ne s'attache que très peu à la période anté-islamique.

Un thème particulier qui attire les chercheurs iraniens, c'est l'étude de la biographie et de l'œuvre des grands hommes du passé. Les Iraniens ont toujours eu un intérêt manifeste pour la personnalité et la biographie des personnages marquants. Cette procédure a son origine dans la méthode classique de la rédaction des *tazkira* (recueil de biographies), qui en plus de la biographie des hommes illustres, contenaient, plus ou moins, des renseignements historiographiques.

Le dernier point à signaler est la rédaction des ouvrages sur l'histoire des dynasties, grandes et petites, ainsi que sur l'histoire des provinces et des villes... Ce genre de travail a été toujours apprécié des chercheurs au cours de ces soixante-dix dernières années, de telle sorte que plus de cent ouvrages ont été rédigés sur les différentes villes et régions du pays, et plus d'une trentaine sur les dynasties, avec cette différence pourtant que ces derniers ouvrages sont plus méthodiques et plus solides que les premiers.

En définitive, il apparaît à l'issue de ce bref tour d'horizon que, si beaucoup reste à faire dans le domaine de l'historiographie persane, des directions de recherche ont pourtant été ouvertes, qui laissent heureusement augurer de l'avenir.

Bibliographie sommaire

AFŠAR, Maḥmud. *Afgān-nāmeḥ* (Le livre des lamentations) Téhéran,

AŽAND, Ya‘qub. *Qiyām-e šī‘i-ye Sarbedārān* (Le soulèvement chi‘ite des Sarbedārān), Téhéran, 1363 (1984).

EQBĀL, ‘Abbās. *Tārix-e Moğol* (L’histoire mongole), Téhéran, 1341 (1962).

———. *Xāndān-e Nowbaxti* (La famille de Nowbaxti), Téhéran, 1341 (1962).

FALSAFI, Nasrollah. *Zendegāni-ye Šāh ‘Abbās-e avval* (La vie du Shah ‘Abbās I), Téhéran, 1332 (1953).

HEDĀYATI, Hadī. *Tārix-e Zandiya* (L’histoire des Zands), Téhéran, 1334 (1955).

KASRAVI, Aḥmad. *Šahriyārān-e gomnām* (Les souverains inconnus) Téhéran, 1335 (1956).

NAFISI, Sa‘id. *Bābak-e Xorram-din*, Téhéran, 1333 (1954).

———. *Tārix-e siyāsi va eġtemā‘i-ye Irān dar dowre-ye qājār* (L’histoire politique et sociale de l’Iran à l’époque qajare), Téhéran, 1335 (1956).

NAVĀYI, ‘A.-H. *Karim-khān-e zand*, Téhéran, 1334 (1965).

NO‘MANI, Farhād. *Takāmol-e feodālism dar Irān* (L’évolution du féodalisme en Iran), Téhéran, 1358 (1979).

SADIQ-A‘LAM, ‘Isā. *Tārix-e Farhang-e Irān* (L’histoire de la culture en Iran), Téhéran, 1336 (1957).

ŠAMIM, ‘Ali-Asğar. *Tārix-e qājār* (L’histoire qājāre), Téhéran.

SOLTĀNZĀDEH, Hoseyn. *Tārix-e šahr va šahr-nešini dar Irān* (L’histoire de la ville et de l’urbanisme en Iran), Téhéran, 1365 (1989).

———. *Tārix-e madāres-e Irān* (L’histoire des écoles en Iran), Téhéran, 1364 (1985).

YĀSAMI, Rašid. *kord* (les Kurdes), Téhéran, 1370 (1991).

YUSOFI, G.-H. *Abu Moslem-e Xorāsāni*, Téhéran, 1345 (1966).

ZARRIN-KUB, A.-H. *Do qarn sokut* (Deux siècles de silence), Téhéran, 1338 (1959).

———. *Tārix-e Mardom-e Irān* (L’histoire du peuple iranien), Téhéran,